

125 ans d'histoire Le collège Notre-Dame-de-Bellevue

Yves Houde

Volume 5, numéro 4, hiver 1990

Un florilège d'anniversaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7551ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

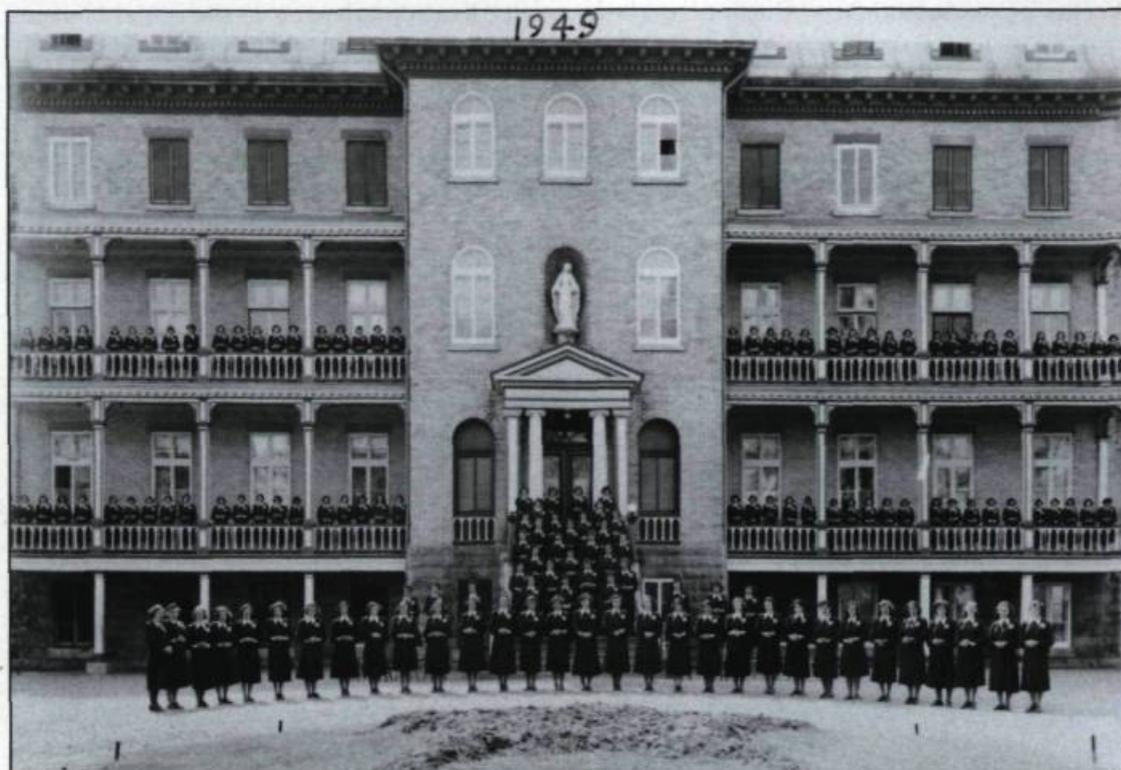
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Houde, Y. (1990). 125 ans d'histoire : le collège Notre-Dame-de-Bellevue. *Cap-aux-Diamants*, 5(4), 29–32.



1864
1989

Les finissantes de quatre années du cours classique en 1949. (Archives du collège de Notre-Dame-de-Bellevue).

125 ANS D'HISTOIRE LE COLLÈGE NOTRE-DAME-DE-BELLEVUE

par Yves Houde*

Le collège Notre-Dame-de-Bellevue fête cette année son 125^e anniversaire de fondation. Voilà une institution encore bien jeune parmi les nombreuses maisons d'enseignement implantées dans la région de Québec par les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal. Il faut savoir que les filles de Marguerite Bourgeoys œuvrent à Québec depuis 1686 alors que mgr Jean-Baptiste de la Croix de Chevières de Saint-Vallier donnait à Marie Barbier, l'une des deux religieuses arrivées l'année précédente à Sainte-Famille de l'île d'Orléans, la responsabilité de «La Providence», une maison pour petites filles pauvres en haute-ville.

Ce que le collège célèbre plus précisément cette année, c'est l'anniversaire de l'acquisition, par les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, du domaine «Belle-Vue» au sommet du coteau

Sainte-Genève, «sur le chemin menant vers Sainte-Foy». Car, en effet, il fallut attendre quelque dix ans avant qu'une école ne s'y installât véritablement.

De Saint-Roch à Sainte-Foy

Enclavé depuis 1844 en plein cœur du faubourg Saint-Roch, juste en face de l'église (sur l'emplacement de l'actuel hôtel Holiday Inn), le couvent des sœurs de la Congrégation, après vingt ans à peine, «souffre» d'une trop bonne réputation et de sa relative prospérité. La clientèle toujours croissante, l'exiguïté des lieux et l'insalubrité du centre-ville obligent la communauté à chercher, du côté de la campagne, une propriété pour l'expansion de son œuvre qui soit également apte à servir de lieu de repos pour les sœurs en vacances.

Propriété de John Lawson Gibb acquise par les religieuses en septembre 1864 et connue plus tard sous le nom de «Petit Belle-vue». Le bâtiment sera démoli en 1912. (Carte postale, collection Yves Beaugard).

À cette époque, la fabrique de Québec cherche à vendre une de ses propriétés sur la rive sud, à Beaumont. Les lieux attirent l'attention de la supérieure générale qui les visite au début de septembre 1864. Les annales de la communauté affirment, sans autres commentaires, que la dite propriété ne fut pas trouvée convenable. C'est alors que, sur les conseils de l'abbé Zéphirin Charest, leur ami et curé de Saint-Roch, les sœurs acquièrent de John Lawson Gibb, un marchand demeurant à «Belle-Vue», dans la paroisse de Sainte-Foy, une terre avec «une grande



La classe de géographie en 1912. (Archives du collège de Notre-Dame-de-Bellevue).

maison de pierre, granges, étables, remises, bâtiments de ferme, serre chaude, orangerie, jardins».

Ce magnifique domaine comprenait trois lots achetés successivement par James Gibb, un important commerçant de la ville et président de la Banque de Québec. Le premier, acquis en 1828 lors d'une vente après saisie, sur lequel se trouvaient la maison et les bâtiments de ferme, portait le nom de «Belle-Vue», une appellation qui remontait au siècle précédent pour témoigner

sans doute de la beauté du site sur les hauteurs surplombant la pittoresque vallée de la Saint-Charles. Le deuxième lot, à l'ouest, fut annexé en 1831. Quant au troisième, acheté en 1845, il permettait de joindre les chemins Sainte-Foy et Gomin et offrait au propriétaire un accès privilégié à ces deux routes importantes.

En 1848, James Gibb échange son domaine à son frère Thomas contre la propriété Woodfield située sur le chemin Saint-Louis. En 1860, Thomas vend le domaine de «Belle-Vue» à son neveu John Lawson Gibb, qui le cède aux sœurs de la Congrégation quatre ans plus tard.

Les trois lots dépassaient 70 arpents. Ils sont bornés à l'est par la terre de Nathaniel Taylor, que traverse aujourd'hui l'avenue Marguerite-Bourgeoys, et à l'ouest par la propriété de William Hamilton, où passe l'actuelle avenue Madeleine-de-Verchères. Le contrat signé par sœur Sainte-Luce, dépositaire générale de la communauté, devant le notaire Samuel-Isidore Glackmeyer le 15 septembre 1864, fut ratifié par la supérieure générale, sœur Sainte-Ursule, à Montréal le 19 septembre. Le document précise: «Cette vente est faite pour et moyennant le prix et somme de cinq mille livres du cours actuel de cette province». Ce qui équivalait à environ 20 000 \$ en argent du temps, que la communauté s'engagea à payer en 5 ans.

L'archevêché jette l'interdit

À peine conclu, cet achat donne lieu à une longue mésentente entre la communauté et l'évêque administrateur du diocèse, mgr Charles-François Baillargeon. Une importante correspondance nous apprend qu'après avoir donné son accord aux religieuses pour l'achat d'une nouvelle propriété, l'évêque leur interdit d'y ouvrir un nouveau pensionnat ou même d'y transférer celui de Saint-Roch: «L'achat que vous venez de faire, a excité un mécontentement général dans le clergé...»

Les motifs avoués de ce mécontentement tenaient au fait que la propriété semblait trop somptueuse et s'opposait en cela à l'exemple de pauvreté que doivent donner les religieuses. Selon mgr Baillargeon, ces lieux inspiraient le goût du luxe aux jeunes filles et cette nouvelle institution nuirait à l'œuvre d'enseignement des autres communautés.

Que faut-il comprendre sous l'avalanche de formules de politesse? D'abord, l'évêque-administrateur ne prise guère le refus des sœurs de la propriété de Beaumont et, en second lieu, les ursulines entendent conserver leur monopole de l'éducation des jeunes filles à la haute-ville et bénéficient en cela de l'appui de l'archevêché. Comble d'ironie, mgr Baillargeon, se

faisant bon prince, propose aux religieuses de revendre le domaine de «Belle-Vue» aux messieurs du Séminaire qui manifestent beaucoup d'intérêt pour la propriété Gibb attenante à certaines de leurs possessions.

Les années de silence

Malgré le tumulte, le 1^{er} novembre 1864, deux religieuses, les sœurs Sainte-Anne et Saint-Odilon, furent chargées d'assurer l'entretien et la gérance de la nouvelle propriété tandis que sœur Sainte-Luce devait pourvoir à l'engagement d'un jardinier et d'un fermier.

Jusqu'en 1870, les annales demeurent presque muettes sur les premières années de la nouvelle institution. Une dizaine de religieuses y sont assignées; sans doute rêvaient-elles des plans du couvent à construire tout en faisant prospérer la ferme... Elles y accueillirent les sœurs et les élèves de Saint-Roch qui venaient, quelques fois par année, en «grande promenade», profitant alors des générosités du curé Charest qui pourvoyait à leur «voyagement».

L'historien James MacPherson LeMoine affirme que, dès 1867, il y avait une école à Bellevue. On sait qu'en 1865 mgr Baillargeon avait accepté que sœur Sainte-Anne y reçût les petites filles du voisinage mais qu'il avait retiré sa permission lorsque des enfants quittèrent le pensionnat des ursulines pour venir à Bellevue.

Quelques animaux sauvés d'un incendie à Saint-Roch en 1870 furent hébergés sur la ferme, un concert offert aux parents des pensionnaires à l'hiver 1871, voilà tout ce que l'on apprend sur ce qui fut baptisé dans les annales de la Congrégation, «Le petit Bellevue».

Le premier couvent

Le 6 juillet 1872, dans l'une des salles du couvent de Saint-Roch, sœur Sainte-Justine, dépositaire générale, signait, moyennant la somme de 43 900 \$, un contrat avec Isaac Dorion pour la construction d'un couvent et d'une chapelle à «Belle-Vue». Les plans étaient de Victor Bourgeau et d'Alcibiade Leprohon, tous deux architectes de Montréal. Le couvent ressemblait à tous les autres de l'époque: construction de brique sur cinq étages, toit en mansarde coiffé d'un clocher, de larges galeries au premier et au second étages, un long escalier central menant à l'entrée principale et une immense porte encadrée de colonnes supportant un fronton triangulaire au-dessus duquel se dresserait une statue de Notre-Dame.

À la mi-janvier 1874, les religieuses et une cinquantaine de pensionnaires anglophones et

francophones y aménagent. L'enseignement s'y donne dans les deux langues, une particularité de l'institution. Voilà pourquoi, sur la liste de la première distribution de prix, en juin 1874, alternent les noms de Eugénie Rhéaume, Annie Boyce, Laura Lapointe, Alice Johnston, Maggie Finn et les autres...

Les travaux de construction de la chapelle sont complétés au cours de l'été suivant; toutefois,



l'inauguration a lieu en décembre 1877, lors de la bénédiction de l'autel. En 1887, un petit oratoire, à l'extrémité est du corridor du troisième, y est dédié à Notre-Dame-du-Bon-Conseil et le couvent placé sous son patronage. Encore aujourd'hui, une statue de Notre-Dame, au-dessus de la porte principale du collège, témoigne toujours de cette longue tradition. Au cours des années, la maison abrite l'Amicale Notre-Dame-du-Bon-Conseil, fondée en 1929 pour le rassemblement des anciennes, et l'Académie Notre-Dame-du-Bon-Conseil, une société pour le rayonnement des arts et de la culture auprès des élèves. La musique y tient toujours une place de choix malgré, là encore, l'opposition de l'archevêché.

La villa «Belle-Vue»

En comparant un plan figuratif, préparé pour James Lawson Gibb par Frédérick William Blacklock le 3 juin 1864, avec celui de l'arpenteur J.-L. Jobidon établi vers 1920, il est possible de repérer l'emplacement de l'ancienne résidence. Située à une cinquantaine de mètres du chemin Sainte-Foy, elle était construite à quelque cent mètres à l'ouest de l'actuelle rue Eymard. Juste derrière, l'orangerie et la serre chaude s'ouvraient sur de magnifiques jardins fleuris que les sœurs ont longtemps conservés; tout près, vers l'ouest, se trouvaient les écuries et les remises

La chapelle du vieux couvent après la restauration de 1951. (Photo Moderne enr., archives du collège du collège de Notre-Dame-de-Bellevue).

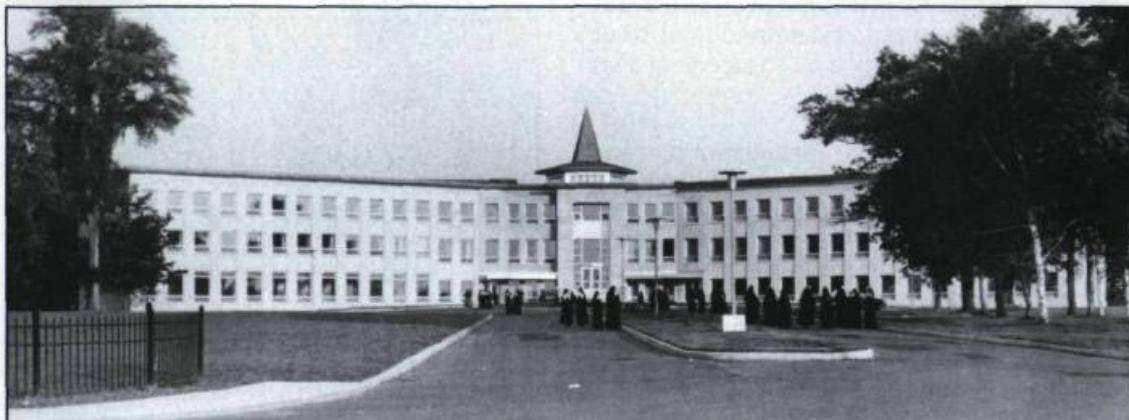
de voitures. La grande allée de mélèzes, que l'on peut toujours admirer en face de l'avenue Vimy, contournait la maison pour rejoindre une longue route traversant en diagonale la propriété jusqu'au chemin Gomin.

Vers 1910, le couvent de Bellevue était devenu exigu. À ce moment-là, la communauté avait déserté depuis 1902 le petit «Belle-Vue». Bien qu'habitée, la vieille maison de pierre s'était dé-

Le «grand Bellevue» prend forme

Au début des années 1960, des impératifs éducatifs exigent une nouvelle construction: le progrès nécessite des laboratoires mieux aménagés, de nouvelles salles de piano et plus d'espace dans les studios d'arts plastiques. Cinq ailes s'ajoutent à la vieille maison remplie de souvenirs et d'histoire. Au nom de l'esthétisme, l'architecte Philippe Côté fait détruire le clocher et l'étage

Le collège Notre-Dame-de-Bellevue en 1963, après les dernières restaurations.
(Archives du collège de Notre-Dame-de-Bellevue).



tériorée et c'est pourquoi les religieuses décident de la démolir, puis de récupérer les matériaux.

Une aile s'ajoute donc du côté ouest, celle de la salle académique. Les plans de J.-P.-E. Dussault et les matériaux utilisés par l'entrepreneur Émile Côté s'harmonisent avec ceux de la première construction, mais la symétrie est désormais rompue. Dès l'automne 1912, les élèves occupent cette nouvelle section. «*Enfin*, dit l'annaliste, *l'aumônier habite parmi nous*».

L'expansion physique entraîne l'expansion académique et, dès 1914, l'université Laval remet son premier diplôme d'affiliation au couvent de Bellevue, ce qui donne droit aux élèves de participer à des épreuves écrites en vue d'obtenir une certification d'études dites «universitaires». De 1926 à 1952, pour accommoder la population environnante, le couvent offre aux garçons le cours élémentaire préparatoire aux études classiques.

En 1937, l'université accorde l'affiliation collégiale et le couvent devient le «collège» de Bellevue. Les élèves peuvent désormais y poursuivre leurs études jusqu'au baccalauréat ès Arts. Six élèves constituent la première fournée de bacheliers en juin 1940; il s'agit de: Yseult Beaudry, Gabrielle Charbonneau, Marie-Claire Demers, Georgette Lachanche, Anna Lessard et Patricia Timmons.

Pour des raisons d'espace et de clientèle, le collège devient en 1954 une institution essentiellement francophone.

des combles et les remplace par un toit plat s'harmonisant mieux aux lignes modernes de la nouvelle bâtisse. Quinze ans plus tard, la construction d'une piscine, au pied de l'ancienne entrée principale et sur l'emplacement de ce qui était devenu un bocage rempli de muguet, commande la démolition des dernières galeries, des colonnes et du fronton.

Au long de ces années, à travers ces constructions, une œuvre d'éducation s'est imposée dans cette lointaine banlieue, lentement envahie par la ville.

Les grands bouleversements de la Révolution tranquille, la création du ministère de l'Éducation et les retombées du **Rapport Parent** secouèrent de longues traditions bien enracinées dans les milieux de l'éducation au Québec. Entre 1968 et 1973, le cours élémentaire disparaît graduellement du collège de Bellevue. En 1971, les dernières bacheliers quittent l'institution au moment où l'on décide, non sans heurts, la fermeture du secteur collégial. Depuis ce jour, les activités se concentrent au niveau secondaire et le collège figure parmi les plus importantes institutions d'enseignement secondaire privées pour jeunes filles au Québec, avec ses quelque 200 pensionnaires et près de 700 élèves externes. Aujourd'hui, il demeure la seule maison d'éducation que les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame conservent à Québec et dont elles assurent toujours l'entière administration. ♦

*Professeur au Collège Notre-Dame-de-Bellevue